

## G. Groslier : Arts et archéologie khmers

Henri Parmentier

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1922, Volume 22, Numéro 1  
p. 194 - 197

[Voir l'article en ligne](#)

### Avertissement

L'éditeur du site PERSEE le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les œuvres reproduites sur le site PERSEE sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

#### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'œuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris des fins commerciales, doivent être autorisées par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

c'est elle qui procure le butin destiné à payer les temples et qui, par suite, loin d'entraver le progrès des arts, le favorise plutôt. Rien donc n'empêche que le Cambodge ait développé son art dans les limites chronologiques qu'on lui assigne ordinairement, et il est inutile de supposer pour cela une civilisation plus ancienne.

L'influence du Nord de l'Inde n'est aucunement prouvée et a dû être minime.

Il est possible que les industries d'art modernes appliquent des procédés chinois ; mais dans l'art religieux du Cambodge l'influence chinoise est nulle. Rien absolument n'établit que l'art indien, en arrivant dans l'Indochine méridionale, ait trouvé un art national préexistant.

Il est exact que la presque totalité de l'architecture est d'origine bouddhique ; il en est d'ailleurs de même dans l'Inde ; mais en fait les architectes et sculpteurs travaillaient indifféremment pour tous les cultes ; il n'y a pas un art bouddhique et un art brahmanique, mais un art hindou ; par conséquent l'expression d'art hindou au Cambodge est exacte, réserve faite des transformations locales que cet art a subies.

Nous ajoutons ici quelques rectifications de détail qui n'ont pas trouvé place dans ce qui précède.

P. 2. La « hache » de la stèle de Kōmpōñ Čam est plus probablement une feuille de lotus.

P. 24. *chorabak*, lire *čarobāp*, = siamois *jierabāb*, qui vient du persan *zarbaf*, tissu d'or.

P. 34. *Pyat kata torn*, lire : *Phya Kathathorn*.

P. 35. Il faut lire sur les monnaies cambodgiennes *Indapath* et non *Anthâpât*.

P. 44. *Kaumin*, lire *khamà* : c'est le mot siamois *khao ma*.

P. 63 etc. *mokoth*, lire : *mokot*. — *Sang ka kola*, lire : *Sangaloka* ou *Sāngkhalòk* (= Sajjanalaya).

P. 91. *Pkhéak*, lire : *phkéak*.

P. 272 etc. On dit une *Apsaras* et non une *Apsara*.

P. 307. « Çiva accompagné de sa *laksmi* ». Lire : *çakti* (?).

P. 321, l. 30. *Rudrāçrama*, « ermitage d'Indra », lire : de *Rudra*.

P. 323, l. 32. La fig. 58 ne représente pas des religieux

P. 369. « Sur son rocher sculpté qu'on appelle la peine d'Arjuna ». Lire : la pénitence. Il est d'ailleurs admis aujourd'hui que cette scène représente, non la Pénitence d'Arjuna mais la Descente de la Gaṅgâ. Voir à ce sujet : V. Goloubew, *La Descente de la Gaṅgâ sur terre à Mavalipuram*, dans *Ars Asiatica*, III, 23.

En dépit des imperfections que nous avons dû signaler et qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition, les *Recherches sur les Cambodgiens* sont un des ouvrages les plus importants qui aient paru dans le domaine de l'archéologie khmère et les travaux futurs devront tenir grand compte des faits qui y sont rassemblés et des idées ingénieuses qui y abondent.

L. FINOT

*Art et Archéologie khmers.* — Paris, Challamel, 1920-1921, in-4°. Illustré.

Dans la nouvelle revue qu'il lance, M. Groslier, poursuivant l'effort qu'il a entrepris avec tant d'ardeur et de suite, se propose de constituer un organe de recherches sur

les arts, les monuments et l'ethnographie du Cambodge depuis les origines jusqu'à nos jours. La publication est fort bien composée, joliment présentée et admirablement illustrée. Elle paraît en quatre numéros par an et deux fascicules sont déjà sortis. Le corps en est constitué par une série d'articles de très bonne tenue scientifique qui restent d'une lecture facile pour un public non prévenu. Une partie documentaire suit, pièces officielles, rapports, etc., et le numéro se termine par une série de planches en héliogravure d'œuvres d'art ancien ou moderne, qui suffiraient à assurer le succès de la jeune revue, même si le lecteur se montrait rebelle au texte. Ces planches ne se rapportent pas toutes aux articles publiés, mais quand elles sont indépendantes, elles sont accompagnées des indications nécessaires à les faire comprendre. Ainsi conçue, cette publication sera certainement un précieux moyen de propagande pour la diffusion de l'art khmèr encore trop ignoré en Europe et même en France.

Pourquoi faut-il qu'elle débute par une introduction écrite d'une façon si hâtive et si à l'effet ? Sa première page est toute d'affirmations qui seraient inquiétantes pour la suite, si on n'y reconnaissait de ces grandes phrases qui font trop bien quand on les écrit pour qu'on en serre ensuite le sens. La route normale de Chine en Inde par terre n'a jamais traversé le Cambodge, au grand dam des renseignements précieux que les vieux pèlerins chinois nous eussent laissés sans doute sur la période la plus obscure de son histoire. Dire que le royaume khmèr fut le plus puissant et le plus vaste état de l'Extrême-Orient, c'est faire bon marché de la Chine et des larges empires de Sumatra ou de Java. Et il semble que l'auteur de cette introduction ait oublié que le bouddhisme commence à périr dans l'Inde au moment même où nous constatons sa présence en Indochine et qu'il s'effondre dans l'une quand il triomphe dans l'autre. C'est beaucoup d'erreurs pour une première page et d'introduction. Faut-il attribuer à la même hâte l'extraordinaire jargon dans lequel cette partie est écrite, comme « cet épanouissement... qui efface des frontières... s'abreuve à des sources... et compare des formules » (p. 4) ?

A part ces quelques taches, toute cette introduction est bien pensée et annonce un programme intéressant ; on n'y peut reprendre qu'un parti pris un peu naïf de dénigrer les œuvres passées pour faire valoir la nouvelle. Ainsi du système adopté de nier toute participation de notre Bulletin à l'étude de l'art khmèr et de réduire son effort à un simple travail d'épigraphie. Quoique quelques-uns soient de moi, il me faut bien cependant rappeler les cinq ou six articles importants qu'il a consacrés à l'art lui-même, articles qui, avec les notes parues dans la chronique, font quelque 700 pages de texte, sans compter les planches, soit, réunis, un volume et demi sur une vingtaine de tomes. Et pour une revue qui ne peut se consacrer au seul Cambodge, cela me paraît assez honorable. Añkor, tout naturellement, attire d'abord l'attention. Aussitôt Añkor n'est plus qu'une vétille en pays khmèr ! Il est sage de remettre ce point célèbre à son juste rang, mais il ne faut pas exagérer en sens inverse et opposer « Añkor, un temple, une ville », à « plus de 800 temples et chapelles que contient le pays » (p. 2). En réalité, on a bien inventorié près de 900 points archéologiques, mais un bon tiers ne sont que des ruines informes ou des inscriptions isolées et Añkor à lui seul représente 75 numéros. Le huit-centième devient un simple huitième, et c'est déjà beau. Négliger les sept autres serait certes une erreur et nous sommes heureux que la Revue nous en promette l'étude ; mais il serait fâcheux de lui voir oublier que l'Ecole française l'a précédée dans cette voie, par l'Inventaire de M. de Lajonquière et ces articles mêmes du Bulletin.

Le premier fascicule contient une excellente étude de notre collègue, M. H. Marchal, sur la construction des temples khmèrs, dont la conservation d'Añkor lui a révélé les mille secrets ; la publication du Prāḥ Khan, la fameuse épée sacrée qu'il était si difficile de voir utilement, avec une description complète, d'admirables photos, et la série des légendes qui se rapportent à ce palladium ; une bonne étude de M. Groslier sur le monument de Phnom Āsór, claire et précise avec tous ces plans, coupes, croquis, clichés, dont nous ne cessons de réclamer l'adjonction à ce genre de travail ; enfin un historique du service des arts cambodgiens par M. Necoli : recueil surtout de discours officiels mais qu'il valait de publier, car ils marquent bien les excellentes directives de la nouvelle organisation.

Le second numéro offre au début une très fine étude de la psychologie de l'artiste cambodgien, où M. Groslier le défend à juste titre contre le reproche, qu'on lui fait souvent, et à tort, de paresse et de décadence. L'auteur montre combien il faut se garder de le juger avec des conceptions européennes : chez nous, l'artiste est avant tout un chercheur, un inventeur de motifs ; au pays khmèr, c'est le fidèle gardien d'une vieille et précieuse tradition. Ici, dit-il justement (p. 131), la « personnalité de l'artiste gît dans la conscience du décorateur et l'habileté du praticien ».

Une autre étude sur le Ta Prohm de Bati, de M. Groslier encore, montre les mêmes qualités que celle du Phnom Āsór, avec un peu moins de clarté peut-être dans l'exposition. Cela tient à ce que l'auteur n'a voulu répéter aucun des faits cités par ses prédécesseurs que s'il était obligé d'y contredire. Je crois qu'il serait préférable, pour des travaux de ce genre, de reprendre l'examen dans son ensemble au prix de quelques redites. Les conditions actuelles permettent à cette heure d'établir de véritables petites monographies, comme l'est l'étude du Phnom Āsór, et qui serviront de base nouvelle aux recherches futures ; il est utile par suite que cette base soit complète, fâcheux d'imposer un retour aux travaux antérieurs : ces reports coupent l'exposition, déjà fatigante pour qui n'y est pas habitué ; les blancs rendent difficile la lecture des levés. De simples notes au bas des pages suffiraient à accuser les similitudes avec les descriptions antérieures ou à justifier les différences. Enfin, dans le cas même de cette seconde étude, il semble qu'il eût mieux valu la faire d'emblée totale et ne pas laisser pour plus tard — s'ils viennent jamais — l'examen de la partie septentrionale et celui de l'enceinte extérieure. La revue est trop jeune pour manquer déjà de copie, et ce serait cependant la seule justification d'une telle hâte à paraître.

Je signale à M. Groslier, qui ne le mentionne pas, que les piliers isolés ne sont pas propres au seul Ta Prohm de Bati ; on les retrouve dans des monuments du même temps : au Ta Prohm d'Añkor, à Bantāy Kdei, à Bantāy Āhmār, sans qu'ils aient encore livré le secret de leur destination. Ont-ils porté les curieuses dalles à 54 mortaises trouvées à Bati et celles-ci seraient-elles les tables d'hôte des corneilles ? Mais il est plus vraisemblable de voir dans ces dalles comme dans certains dés à 17 trous, des socles de lingas multiples.

Suit une série de matériaux pour l'étude de la céramique locale, encore si peu connue au Cambodge comme dans toute l'Indochine, et un historique du Musée khmèr jusqu'à l'organisation du Musée Albert Sarraut. Dans cette longue note, M. Necoli conte avec humour les tribulations de la section khmère des jeunes collections de notre Ecole, quand l'exode de celle-ci au Tonkin imposa la division du Musée archéologique de l'Indochine en musées régionaux. M. Necoli se garde bien de mentionner ce fait et prend l'historique au jour où l'initiative de M. Morel nous fit espérer enfin

leur trouver un asile favorable. Il oublie (croyons qu'il l'ignore) le temps où ces malheureuses pièces, sauvées d'un peu partout, ne trouvaient, comme les pierres çams, d'abri qu'à la Gendarmerie de Saïgon et où un musée khmèr au Cambodge apparaissait comme parfaitement indésirable. Et quand, en 1905, renaît l'espoir, M. Necoli nous décrit les méfaits de cette fâcheuse Ecole française d'Extrême-Orient qui ne veut rien savoir d'un musée général ; c'est l'abominable Chef du Service archéologique qui refuse de mettre la main à la pâte quand il s'agit de moulages (l'envoi fait l'année d'avant au Trocadero le prouve abondamment) et qui se décharge lâchement de cette besogne sur le pauvre conservateur du Musée de Phnom-Péñ. Enfin tout s'arrange et nos pierres entrent au Musée Sarraut : elles y constituent d'ailleurs à elles seules toute sa section lapidaire actuelle, avec telle pièce admirable comme le Harihara de Pràsàt Andèt donnée en excellente héliogravure dans le numéro précédent et dont M. Necoli se garde bien, comme du reste M. Groslier dans la notice qui accompagne cette planche, de rappeler par qui il fut découvert et sauvé. Tout cela est de peu d'importance d'ailleurs et rentre dans l'esprit de l'introduction, dont la Revue fera d'ailleurs bien de changer, si elle tient à garder son crédit.

Il est plus regrettable de voir M. Necoli si mal renseigné sur certains points, ignorer jusqu'au nom d'un savant comme M. Foucher qu'il appelle « un M. Boucher » (!), écrire Meret le nom de M. Meray, dont on publie cependant dans le même numéro la belle cloche à éléphant ; (il est vrai qu'on oublie de mentionner le donateur). Le numéro n'a pas de chance du reste comme orthographe des noms propres et l'on voit paraître, p. 197, un « Bouillevouz » qui laisse rêveur.

La partie principale de la Revue se termine par une note sur une trouvaille de bronzes faite à Snay Puol (Prei Veñ) parmi lesquels se trouve un arc formant cadre à une petite image bouddhique, disposition fréquente dans les bronzes du Sud de l'Inde et qui répond au chevet que les sculpteurs khmèrs, çams et indojavaïais plaçant à l'envi derrière leurs images de divinités.

H. PARMENTIER

*Sculptures khmères présentées par MM. H. MARCHAL et Oscar MIESTCHANINOFF ; préface de M. Henri GOURDON. Paris, Librairie de France, s. d., in-4°, 26 planches. H. MARCHAL. L'animal dans l'architecture cambodgienne. (Art et Décoration, septembre 1922, pp. 65-74).*

La série publiée par MM. Marchal et Miestchaninoff ne fera pas beaucoup avancer dans le grand public la connaissance de l'art khmèr ; les exemples qui, à part un petit nombre (pl. XII, XIV, XX, XXVI), n'ont rien d'extraordinaire, sont présentés en général d'une façon assez médiocre et telle planche, comme celle du Buddha couché du Bayon (pl. XXI), d'une sculpture déjà si molle en elle-même, n'est même pas rachetée par le mérite du cliché. La grande tête de Buddha de la pl. XIII est pire encore et le détournement maladroit achève de la défigurer à plaisir. La documentation scientifique est insuffisante ; trop de pièces sont données sans indication d'origine (pl. III, IV, XI, XIII) et l'attribution aux deux religions qui se partagèrent le Cambodge est souvent sujette à caution (pl. III, IV, VII, VIII). Enfin l'impression même aurait gagné à être surveillée d'un peu plus près : on eût évité ainsi d'agaçantes fautes d'impression (Doudard de Lagrée, gakti, garonda), qui ne peuvent être rectifiées par un public non prévenu. Enfin on regrette une fois de plus de voir de nouveau Ankor présenté comme le